

I- Les Passions et le Corps

a- La sexualité

Le corps a une fonction importante dans ce roman, en ce sens qu'il suscite le désir, et l'éprouve à son tour. Ce sont évidemment les hommes en la matière qui incarnent le plus puissamment cette force inépuisable : Balzac ne se prive pas de nous dire, par exemple, que le Baron Hulot, dans les bras de ses maîtresses, bénéficie d'une véritable cure de jouvence « Pendant ce laps de vertu, le baron était allé trois fois rue du Dauphin, et il n'y avait jamais eu soixante-dix ans. La passion ranimée le rajeunissait ». Et, ainsi, les conquêtes sont de plus en plus jeunes à mesure qu'il avance en âge, comme si, par le biais de ce contact charnel, il voulait également leur prendre un peu de leur jeunesse. A propos de la petite Bijou on peut lire : « Le baron, repris par la main griffue de la Volupté, (...) oublia tout devant cette sublime créature. Il fut comme le chasseur apercevant le gibier : devant un empereur, on le met en joue ! Et, lui dit Josépha dans l'oreille, c'est garanti neuf. » On note ici l'utilisation très éclairante du champ lexical de la chasse pour qualifier l'action de séduire dans un but sexuel ; il s'agit d'une version sans aucun panache de l'éternel mythe de Dom Juan qui, dans une célèbre tirade de la pièce éponyme de Molière, employait, lui, le vocabulaire de la conquête et se comparait à Alexandre le Grand.

Ainsi, dans ce roman, le désir du corps incarne-t-il une passion souveraine, que la raison n'est absolument pas capable de contrôler : les femmes connaissent elles aussi les conséquences de cette attraction inévitable. Ainsi, au début de l'œuvre, Hortense ne mesure pas elle-même l'ampleur de son intérêt envers la dimension charnelle de l'amour : « Depuis trois ans, Hortense, devenue excessivement curieuse en certaine matière, assaillait sa cousine de questions où respirait d'ailleurs une innocence parfaite ».

Dans la « Cousine Bette », nous l'avons vu, certaines femmes vendent leur corps : Valérie semble particulièrement experte dans l'art de faire plaisir aux hommes, comme le sous-entend Balzac avec un certain humour dans l'euphémisme : « (elle) possédait des spécialités de tendresse qui la rendaient indispensable à Crevel aussi bien qu'au baron ». Notons d'ailleurs, sur le plan du lexique, que, au sujet de Valérie Marneffe, l'action sexuelle est souvent décrite par l'intermédiaire du verbe « faire » : « ce matin, deux heures de Crevel à faire, c'est bien assommant ! », « elle avait fait Hulot », et même dans l'agonie : « ce sera ma dernière coquetterie ! Oui, il faut que je *fasse le bon Dieu* ! »

Balzac va plus loin que la simple description : il théorise sur le sujet, en trouvant ainsi des excuses aux hommes susceptibles de céder aux faiblesses de la chair : ainsi peut-on lire des adages, ou des préceptes de vie, du genre « quiconque jetant un regard sur les premières erreurs de sa vie y reprendra quelques-uns de ces délicieux détails, comprendra peut-être, sans les excuser, les folies des Hulot et des Crevel ». C'est ce que Josépha appelle (dans la tirade « racinienne » prononcé devant Hulot et précédemment citée) « l'excuse physique ».

Intertextualité : Jean de La Fontaine

« La Matrone d'Ephèse »

S'il est un conte usé, commun, et rebattu,
C'est celui qu'en ces vers j'accommode à ma guise.
-Et pourquoi donc le choisis-tu ?
Qui t'engage à cette entreprise ?
N'a-t-elle point déjà produit assez d'écrits ?
Quelle grâce aura ta Matrone
Au prix de celle de Pétrone ?
Comment la rendras-tu nouvelle à nos esprits ?
-Sans répondre aux censeurs, car c'est chose infinie,
Voyons si dans mes vers je l'aurai rajeunie.

Dans Ephèse il fut autrefois
Une dame en sagesse et vertus sans égale
Et selon la commune voix
Ayant su raffiner sur l'amour conjugale.
Il n'était bruit que d'elle et de sa chasteté:
On l'allait voir par rareté :
C'était l'honneur du sexe: heureuse sa patrie !
Chaque mère à sa bru l'alléguait pour patron;
Chaque époux la prônait à sa femme chérie
D'elle descendent ceux de la Prudoterie,
Antique et célèbre maison.
Son mari l'aimait d'amour folle.
Il mourut. De dire comment,
Ce serait un détail frivole
Il mourut, et son testament
N'était plein que de legs qui l'auraient consolée,
Si les biens réparaient la perte d'un mari
Amoureux autant que chéri.
Mainte veuve pourtant fait la déchevelée,
Qui n'abandonne pas le soin du demeura
Et du bien qu'elle aura fait le compte en pleurant.
Celle-ci par ses cris mettait tout en alarme ;
Celle-ci faisait un vacarme,
Un bruit, et des regrets à percer tous les coeurs;
Bien qu'on sache qu'en ces malheurs
De quelque désespoir qu'une âme soit atteinte,
La douleur est toujours moins forte que la plainte,
Toujours un peu de faste entre parmi les pleurs.
Chacun fit son devoir de dire à l'affligée
Que tout à sa mesure, et que de tels regrets
Pourraient pêcher par leur excès:
Chacun rendit par là sa douleur rengregée .
Enfin ne voulant plus jouir de la clarté
Que son époux avait perdue,
Elle entre dans sa tombe, en ferme volonté
D'accompagner cette ombre aux enfers descendue.
Et voyez ce que peut l'excessive amitié;
(Ce mouvement aussi va jusqu'à la folie)
Une esclave en ce lieu la suivit par pitié,

Prête à mourir de compagnie.
Prête, je m'entends bien; c'est-à-dire en un mot
N'ayant examiné qu'à demi ce complot,
Et jusques à l'effet courageuse et hardie.
L'esclave avec la dame avait été nourrie.
Toutes deux s'entr'aimaient, et cette passion
Était crue avec l'âge au cœur des deux femelles:
Le monde entier à peine eût fourni deux modèles
D'une telle inclination.

Comme l'esclave avait plus de sens que la dame,
Elle laissa passer les premiers mouvements,
Puis tâcha, mais en vain, de remettre cette âme
Dans l'ordinaire train des communs sentiments.
Aux consolations la veuve inaccessible
S'appliquait seulement à tout moyen possible
De suivre le défunt aux noirs et tristes lieux :
Le fer aurait été le plus court et le mieux,
Mais la dame voulait paître encore ses yeux
Du trésor qu'enfermait la bière,
Froide dépouille et pourtant chère.
C'était là le seul aliment
Qu'elle prît en ce monument.
La faim donc fut celle des portes
Qu'entre d'autres de tant de sortes,
Notre veuve choisit pour sortir d'ici-bas.
Un jour se passe, et deux sans autre nourriture
Que ses profonds soupirs, que ses fréquents hélas
Qu'un inutile et long murmure
Contre les dieux, le sort, et toute la nature.
Enfin sa douleur n'omit rien,
Si la douleur doit s'exprimer si bien.
Encore un autre mort faisait sa résidence
Non loin de ce tombeau, mais bien différemment
Car il n'avait pour monument
Que le dessous d'une potence.
Pour exemple aux voleurs on l'avait là laissé.
Un soldat bien récompensé
Le gardait avec vigilance.
Il était dit par ordonnance
Que si d'autres voleurs, un parent, un ami
L'enlevaient, le soldat nonchalant, endormi
Remplirait aussitôt sa place,
C'était trop de sévérité ;
Mais la publique utilité
Défendait que l'on fit au garde aucune grâce.
Pendant la nuit il vit aux fentes du tombeau
Briller quelque clarté, spectacle assez nouveau.
Curieux il y court, entend de loin la dame
Remplissant l'air de ses clameurs.

Il entre, est étonné, demande à cette femme,
Pourquoi ces cris, pourquoi ces pleurs,
Pourquoi cette triste musique,
Pourquoi cette maison noire et mélancolique.
Occupée à ses pleurs à peine elle entendit
Toutes ces demandes frivoles,
Le mort pour elle y répondit ;
Cet objet sans autres paroles
Disait assez par quel malheur
La dame s'enterrait ainsi toute vivante.
« Nous avons fait serment, ajouta la suivante,
De nous laisser mourir de faim et de douleur. »
Encor que le soldat fût mauvais orateur,
Il leur fit concevoir ce que c'est que la vie.
La dame cette fois eut de l'attention;
Et déjà l'autre passion
Se trouvait un peu ralentie.
Le temps avait agi. « Si la foi du serment,
Poursuivit le soldat, vous défend l'aliment ,
Voyez-moi manger seulement,
Vous n'en mourrez pas moins. » Un tel tempérament
Ne déplut pas aux deux femmes :
Conclusion qu'il obtint d'elles
Une permission d'apporter son souper :
Ce qu'il fit; et l'esclave eut le cour fort tenté
De renoncer dès lors à la cruelle envie
De tenir au mort compagnie.
«Madame, ce dit-elle, un penser m'est venu:
Qu'importe à votre époux que vous cessiez des vivre ?
Croyez-vous que lui-même il fût homme à vous suivre
Si par votre trépas vous l'aviez prévenu ?
Non Madame, il voudrait achever sa carrière.
La nôtre sera longue encor si nous voulons.
Se faut-il à vingt ans enfermer dans la bière ?
Nous aurons tout loisir d'habiter ces maisons.
On ne meurt que trop tôt; qui nous presse ? attendons ;
Quant à moi je voudrais ne mourir que ridée.
Voulez-vous emporter vos appas chez les morts.
Que vous servira-t-il d'en être regardée.
Tantôt en voyant les trésors
Dont le Ciel prit plaisir d'orner votre visage,
Je disais : hélas ! c'est dommage
Nous-mêmes nous allons enterrer tout cela. »
A ce discours flatteur la dame s'éveilla
Le Dieu qui fait aimer prit son temps, il tira
Deux traits de son carquois; de l'un il entama
Le soldat jusqu'au vif ; L'autre effleura la dame
Jeune et belle elle avait sous ses pleurs de l'éclat,
Et des gens de goût délicat
Auraient bien pu l'aimer, et même étant leur femme .

Le garde en fut épris: les pleurs et la pitié,
Sorte d'amour ayant ses charmes,
Tout y fit: une belle, alors qu'elle est en larmes
En est plus belle de moitié.
Voilà donc notre veuve écoutant la louange,
Poison qui de l'amour est le premier degré
La voilà qui trouve à son gré
Celui qui le lui donne ; il fait tant qu'elle mange,
Il fait tant que de plaire, et se rend en effet
Plus digne d'être aimé que le mort le mieux fait.
Il fait tant enfin qu'elle change ;
Et toujours par degré, comme l'on peut penser :
De l'un à l'autre il fait cette femme passer
Je ne le trouve pas étrange :
Elle écoute un amant, elle en fait un mari
Le tout au nez du mort qu'elle avait tant chéri.
Pendant cet hyménée un voleur se hasarde
D'enlever le dépôt commis aux soins du garde
Il en entend le bruit; il y court à grands pas
Mais en vain, la chose était faite.
Il revient au tombeau conter son embarras
Ne sachant où trouver retraite.
L'esclave alors lui dit le voyant éperdu :
« L'on vous a pris votre pendu ?
Les lois ne vous feront, dites-vous, nulle grâce ?
Si Madame y consent j'y remédierai bien.
Mettons notre mort en la place,
Les passants n'y connaîtront rien. »
La dame y consentit. O volages femelles !
La femme est toujours femme ; il en est qui sont belles,
Il en est qui ne le sont pas.
S'il en était d'assez fidèles,
Elles auraient assez d'appas.

Prudes vous vous devez défier de vos forces.
Ne vous vantez de rien. Si votre intention
Est de résister aux amorces ,
La nôtre est bonne aussi ; mais l'exécution
Nous trompe également ; témoin cette Matrone.
Et n'en déplaît au bon Pétrone,
Ce n'était pas un fait tellement merveilleux
Qu'il en dût proposer l'exemple à nos neveux .
Cette veuve n'eut tort qu'au bruit qu'on lui vit faire,
Qu'au dessein de mourir, mal conçu, mal formé ;
Car de mettre au patibulaire
Le corps d'un mari tant aimé,
Ce n'était pas peut-être une si grande affaire.
Cela lui sauvait l'autre; et tout considéré,
Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Cette récurrence de la thématique sexuelle pour qualifier les penchants masculins qui les guident dans leurs rapports aux femmes sont bien sûr hérités des romans libertins du dix-huitième siècle. En premier lieu, on peut évidemment citer les « Liaisons Dangereuses » de Choderlos de Laclos dont le protagoniste masculin, le Vicomte de Valmont, symbolise le séducteur qui exerce une réelle emprise sexuelle sur les femmes. Néanmoins, ici, Crevel et Hulot sont des caricatures : ils sont loin d'avoir le charisme et le panache d'hommes tels que Valmont, et sont au contraire d'une servilité comique face aux femmes, à Valérie Marneffe en particulier. Ainsi, on peut lire à propos d'Hulot « Valérie Marneffe était devenue un besoin plus impérieux pour lui que les nécessités de la vie ». Dans le Chapitre 52 que nous avons déjà cité, ces deux hommes se retrouvent pour parler de Valérie, et pour se mettre d'accord sur l'idée qu'ils doivent rompre avec cette femme pernicieuse ; ainsi le chapitre se clôt par ce court dialogue : « Sans rancune n'est-ce pas ? Car nous ne pensons plus ni l'un ni l'autre à Mme Marneffe. Oh ! C'est bien fini ! Répondit Hulot en exprimant une sorte d'horreur ». La suite nous apprend que, tels les marins d'Ulysse avec les Sirènes, ils n'ont pas pu résister à la tentation de retourner la voir : « A dix heures et demi, Crevel grimpait quatre à quatre l'escalier de Madame Marneffe (...) Il aperçut le baron Hulot qui était entré pour réaliser le même dessein ».

b- La virginité

Bette, dans ce roman, persiste dans une grande chasteté physique ; on peut également placer Adeline dans cette thématique de la « sainte vierge ». Elle le dit elle-même, elle n'a plus de relations physiques avec son mari depuis très longtemps. Cette abstinence a réellement deux faces : l'une y puise un mal-être qui entretient sa haine, l'autre au contraire en retire une grandeur d'âme qui en fait une figure mystique et, justement, désincarnée. La thématique ambiguë et complexe de la virginité féminine et bien montré dans l'article ci-dessous :

Avec son ouvrage *La virginité féminine : mythes, fantasmes, émancipations*, l'historienne et féministe Yvonne Knibiehler tente de répondre à cette question : pourquoi la virginité féminine revêt-elle toujours une telle importance ?

La virginité peut-elle alors être un moyen d'échapper aux risques de la sexualité ?

La virginité est un désir d'autonomie et d'indépendance. Quand on accepte de se faire déflorer, on va être dans la dépendance du sexe masculin. Une femme qui veut rester vierge n'accepte pas les transformations qu'un homme peut faire sur son corps. L'idée, c'est : "*Je reste maître de mon corps et de moi-même.*" Quelque part, c'est une forme de féminisme. La virginité était interdite aux filles de l'Antiquité païenne. Elles devaient toutes être mariées pour assurer le renouvellement de la population de leur cité. Elles ne pouvaient pas échapper à la fonction d'objet pour l'homme : ou bien elles se mariaient pour prolonger une lignée, ou bien elles devenaient prostituées, donc objet de plaisir. Elles n'avaient aucun choix, aucune liberté.

Le christianisme leur a offert cette liberté de pouvoir refuser le mariage ou l'enfantement. Et au début du christianisme, dès les prédications de saint Paul, beaucoup de femmes se sont précipitées sur cette

liberté, elles ont refusé le mariage et les périls de l'enfantement. Elles ont acquis une chance d'accéder à autre chose qu'à la vie domestique : les études, la théologie, etc. Il y a eu là une conquête ressentie comme telle. La virginité a été un moyen d'échapper à un système qui instrumentalise la femelle humaine au service des lignées masculines ou du plaisir masculin.

Mais à l'inverse, le contrôle de la virginité féminine n'a-t-il pas toujours été une manière d'asseoir la domination masculine ?

Autrefois, dans les sociétés rurales, les enfants voyaient les bêtes s'accoupler et les femelles mettre bas, c'était un enseignement empirique que rien n'a remplacé. Aux filles, on enseignait la pudeur, on leur disait qu'elles étaient des tentatrices depuis Eve. Et au XIX^e siècle, on comprend que si on ne leur apprend rien, beaucoup resteront inconscientes des tentations qu'elles inspirent. Et donc on croit alors que si on maintient les filles dans une ignorance absolue de la sexualité – une ignorance qu'on appelle "innocence" – on assurera d'autant mieux la domination masculine.

Encore aujourd'hui, la symbolique de la virginité reste très forte, que nous le voulions ou non. Ça concerne fortement les hommes, parce que la liberté des femmes les gêne toujours. Celui qui épouse ou déflore une vierge a un sentiment de domination très fort. Dans beaucoup de religions, c'est l'homme qui fait la femme. Aux yeux des hommes, c'est un pouvoir dont ils sont très fiers et dont ils ne veulent pas être dépouillés.

Extrait du Journal « Le Monde » du 6 Juillet 2012

La jeune vierge sublime est une figure romantique par excellence : son corps n'a pas été « souillé » par la sexualité, elle est belle, pure, et son âme reflète également cette innocence. A l'époque de Balzac, beaucoup d'écrivains ont utilisé cette thématique dans leurs oeuvres : ainsi des poètes comme Alfred de Vigny ou des romanciers comme Chateaubriand ont évoqué dans leurs écrits les martyres chrétiennes. Victor Hugo également : ainsi, dans « L'Homme qui rit », il crée le personnage féminin sublime de Dea (« Déesse » en latin) une jeune vierge aveugle, d'une beauté époustouflante et d'une voix cristalline. A l'inverse, la femme qui vend son corps pourra être décrite comme une victime de la misère et d'une société inhumaine. Ainsi Fantine, dans les « Misérables », qui est obligée de vendre son corps pour envoyer de l'argent aux ignobles Thénardier qui gardent sa fille, sans savoir qu'ils la martyrisent et la traitent en esclave, jusqu'à l'arrivée providentielle de Jean Valjean :

Fantine depuis la veille avait vieilli de dix ans.

-Jésus ! fit Marguerite, qu'est-ce que vous avez Fantine ?

-Je n'ai rien, répondit Fantine. Au contraire. Mon enfant ne mourra pas de cette affreuse maladie, faute de secours. Je suis contente.

5 En parlant ainsi, elle montrait à la vieille fille deux napoléons(1) qui brillaient sur la table.

-Ah, Jésus Dieu ! dit Marguerite. Mais c'est une fortune ! Où avez-vous eu ces louis d'or ?

-Je les ai eus, répondit Fantine.

En même temps elle sourit. La chandelle éclairait son visage. C'était un sourire

10 sanglant. Une salive rougeâtre lui souillait le coin des lèvres, et elle avait un trou noir dans la bouche.

Les deux dents étaient arrachées.

Elle envoya les quarante francs à Montfermeil(2).

Du reste c'était une ruse des Thénardier pour avoir de l'argent. Cosette n'était pas

15 malade.

Fantine jeta son miroir par la fenêtre. Depuis longtemps elle avait quitté sa cellule(3) du second pour une mansarde fermée d'un loquet sous le toit ; un de ces galetas(4) dont le plafond fait angle avec le plancher et vous heurte à chaque instant la tête. Le pauvre ne peut aller au fond de sa chambre comme au fond de sa destinée qu'en se courbant de plus

20 en plus. Elle n'avait plus de lit, il lui restait une loque qu'elle appelait sa couverture, un matelas à terre et une chaise dépaillée. Un petit rosier qu'elle avait s'était desséché dans un coin, oublié. Dans l'autre coin, il y avait un pot à beurre à mettre l'eau, qui gelait l'hiver,

et où les différents niveaux de l'eau restaient longtemps marqués par des cercles de glace. Elle avait perdu la honte, elle perdit la coquetterie. Dernier signe. Elle sortait avec des
25 bonnets sales. Soit faute de temps, soit indifférence, elle ne raccommodait plus son linge. A mesure que les talons s'usaient, elle tirait ses bas dans ses souliers. Cela se voyait à de certains plis perpendiculaires. Elle rapiécait son corset(5), vieux et usé, avec des morceaux de calicot(6) qui se déchiraient au moindre mouvement. Les gens auxquels elle devait(7), lui faisaient "des scènes", et ne lui laissaient aucun repos. Elle les trouvait dans la rue, elle
30 les retrouvait dans son escalier. Elle passait des nuits à pleurer et à songer. Elle avait les yeux très brillants et elle sentait une douleur fixe dans l'épaule, vers le haut de l'omoplate gauche. Elle toussait beaucoup. Elle haïssait profondément le père Madeleine(8), et ne se plaignait pas. Elle cousait dix-sept heures par jour ; mais un entrepreneur du travail des prisons, qui faisait travailler les prisonnières au rabais, fit tout à coup baisser les prix, ce
35 qui réduisit la journée des ouvrières libres à neuf sous. Dix-sept heures de travail, et neuf sous par jour ! Ses créanciers étaient plus impitoyables que jamais. Le fripier, qui avait repris presque tous les meubles, lui disait sans cesse : Quand me payeras-tu coquine ? Que voulait-on d'elle, bon Dieu ! Elle se sentait traquée et il se développait en elle quelque chose de la bête farouche. Vers le même temps, le Thénardier lui écrivit que décidément il
40 avait attendu avec beaucoup trop de bonté, et qu'il lui fallait cent francs, tout de suite ; sinon qu'il mettrait à la porte la petite Cosette, toute convalescente de sa grande maladie, par le froid, par les chemins, et qu'elle deviendrait ce qu'elle pourrait, et qu'elle crèverait, si elle voulait.
-Cent francs, songea Fantine ! Mais où y a-t-il un état(9) à gagner cent sous par jour ?
45 -Allons ! dit-elle, vendons le reste.
L'infortunée se fit fille publique(10).

❖(1) : deux napoléons : pièces d'or.

(2) : Montfermeil : village où habitent les Thénardier avec Cosette.

(3) : cellule : petite chambre.

(4) : galetas : logement misérable et sordide sous les toits.

(5) : corset : gaine lacée en tissu résistant, qui serre la taille et le ventre des femmes.

(6) : calicot : toile de coton assez grossière.

(7) : devait : devait de l'argent.

(8) : père Madeleine : monsieur Madeleine, riche industriel, ancien employeur de Fantine qu'elle rend, à tort, responsable de la perte de son emploi précédent.

(9) : état : métier.

(10) : fille publique : prostituée

III- L'Esprit : entre accommodement et soumission

a- La raison semble avoir capitulé devant les Passions

On peut se référer à la maxime que prononce Victorin Hulot, et qui est tout à fait symbolique de la plupart des personnages du roman : « on ne raisonne pas les passions. Les gens passionnés sont sourds comme ils sont aveugles ». On connaît également la fameuse citation issue des « Pensées » de Blaise Pascal : « le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ». Effectivement, dans ce roman, l'esprit semble capituler face aux exigences du corps ; parfois même il se met à son service : ainsi, pour attirer les hommes à elle, Valérie Marneffe ne se contente pas d'être belle et provocante : elle est intelligente et sait manier ce que l'on nomme les « mots d'esprit ». Un peu à la façon d'une Madame de Merteuil dans les « Liaisons Dangereuses », elle est experte dans l'art de la manipulation. Ainsi, elle parvient souvent à endormir les soupçons de Montès et à calmer sa jalousie « Oui, dit le Brésilien vaincu par le bavardage effréné de la passion ». En fait, en grande actrice qu'elle est, elle parvient à jouer le rôle de la femme parfaite devant ses amants : à la fois celle qui est mariée, et qui à certains moments sait incarner l'image de l'épouse vertueuse, et à la fois la maîtresse volcanique, experte dans l'art de l'amour. Hulot le dit lui-même, « le mensonge vaut mieux que la vérité ».

La raison est également une spectatrice impuissante des ravages commis par les passions ; le Baron

Hulot lui-même, tel un pénitent, se culpabilise régulièrement des tourments qu'il fait endurer à son épouse.

On peut ici faire une allusion au philosophe Emmanuel Kant : selon lui, raison et passion doivent être très clairement distinguées. Ainsi, les passions tendent inmanquablement à prendre le pas sur la raison ; dans son « Anthropologie du point de vue pragmatique » le philosophe nous dit « l'inclination que la raison du sujet ne peut pas maîtriser ou n'y parvient qu'avec peine est la passion ». Parfois même la raison peut se mettre au service de la passion, et l'individu passionné n'est donc pas exempt de réflexion. C'est tout le danger de la passion selon Kant : elle n'annihile pas la raison et la réflexion, elle les met à son service ; et, dans ce cas-là, l'individu concerné par ce phénomène est incapable de se retenir de se focaliser exclusivement sur le seul objet qui l'occupe, comme ici Bette, qui est obsédée par Adeline Hulot. Ici la problématique est d'ordre éthique : puisque la passion soumet la raison à son service pernicieux, qu'en est-il de la liberté de l'individu ?

Prolongement : le Mythe d'Eros et Psyché, ou l'interdiction de voir

Parmi les différents interdits, celui de voir Amour est de loin le plus connu. Prenons l'exemple où les amoureux vivent dans un monde souterrain. L'héroïne est devenue l'épouse d'un héros chthonien et ils habitent ensemble dans son palais.

Le prince surnaturel porte le nom *Tartaros Noir de la Terre*. Il a son palais à l'Occident, dans le royaume obscur des Enfers. La jeune femme ne doit pas le regarder à la lumière du jour. Mais elle transgresse cet interdit et découvre une serrure sur son nombril. Lorsqu'elle l'ouvre, elle voit un monde étrange caché dans son corps, un grand marché et une fabrique de vêtements. Elle y pénètre et les gens lui parlent du mariage du maître des Enfers avec une mortelle. Entretemps, Tartaros se réveille, voit son nombril ouvert, saisit la jeune femme et la répudie. Il la reprend seulement lorsqu'elle met au monde un garçon qui, comme lui, porte une serrure sur le nombril.

L'interdiction de voir peut être un préalable nécessaire à la connaissance de la sexualité. Il faut en effet un certain temps de contact physique avant que l'héroïne s'habitue à la vue du corps, sans qu'il y ait risque de détruire son sentiment. Par ailleurs, voir et ne plus voir, c'est avoir et perdre, et pendant la première partie de ce jeu on n'en a pas encore une grande maîtrise.

Dans le regard il y a déjà le jour et la nuit, la présence et l'absence.

Elle vit [à travers son nombril] une vieille femme qui lavait son fil de coton à la rivière. L'eau en avait emporté une partie sans qu'elle s'en soit rendu compte. Alors, la jeune fille, oubliant – pauvre petite ! – où elle était, lui cria : « Ma vieille, ma vieille, la rivière emporte ton fil de coton au loin. » Le prince entend ces cris dans son sommeil ; il se réveille et lui dit : « Tourne la clé, chienne, car tu m'as perdu. »

Le caractère phallique du regard amoureux – insupportable lorsqu'il provient d'une femme – apparaît ici dans une des représentations les plus suggestives du conte. La jeune fille ouvre, déverrouille littéralement le corps de son amant endormi dans une position passive, elle touche même de sa main les objets qu'elle voit dans son ventre, objets et scènes appartenant à un monde onirique.

Une telle intrusion est toujours punie. Cependant, dans notre conte, l'héroïne qui fait face au Maître des Enfers, qui va regarder dans son ventre, finit toujours par avoir raison de lui. Lors de cette confrontation entre – dirait-on – Perséphone et Hadès, le conte favorise de façon inattendue la pupille amoureuse de la jeune Koré.

Les héros mythiques multiformes de la littérature orale se transforment ainsi en personnages conceptuels dans la culture savante.

b- Entre égocentrisme et identification au désir de l'autre :

Finalement, ce processus de soumission participative de la raison aux passions, en particulier à celles du corps, traduit avant tout un grand égoïsme. C'est cet amour-propre néfaste, dont Rousseau parle dans son « Discours sur l'origine et les fondements des inégalités parmi les hommes » comme d'une passion néfaste engendrée par la raison, qui nous pousse à nous comparer aux autres et à vouloir les dominer :

C'est la raison qui engendre l'amour-propre, et c'est la réflexion qui le fortifie ; c'est elle qui replie l'homme sur lui-même ; c'est elle qui le sépare de tout ce qui le gêne et l'afflige. C'est la philosophie qui l'isole ; c'est par elle qu'il dit en secret, à l'aspect d'un homme souffrant : "péris si tu veux, je suis en sûreté." Il n'y a plus que les dangers de la société toute entière qui troublent le sommeil tranquille du philosophe et qui l'arrachent de son lit. On peut impunément égorger son semblable sous sa fenêtre ; il n'a qu'à mettre ses mains sur ses oreilles et s'argumenter un peu pour empêcher la nature qui se révolte en lui de l'identifier avec celui qu'on assassine. L'homme sauvage n'a point cet admirable talent ; et faute de sagesse et de raison, on le voit toujours se livrer étourdiment au premier sentiment de l'humanité.

Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Première partie.

L'amour lui-même, lorsqu'il existe, prend racine sur les sables mouvants de l'imagination : l'esprit se détache du réel pour fantasmer sur l'amour au lieu de le vivre. C'est une des étapes de ce que Stendhal, auteur que Balzac estimait beaucoup, nommait la cristallisation : Hortense, par exemple, rêve tout d'abord à l'amoureux de sa cousine Bette, et c'est comme cela que son propre sentiment envers Wenceslas va éclore : « depuis dix mois, elle avait fait un être réel du fantastique amoureux de sa cousine par la raison qu'elle croyait, comme sa mère, au célibat perpétuel de sa cousine (...) et depuis huit jours, ce fantôme était devenu le comte Wenceslas Steinbock, le rêve avait un acte de naissance, la vapeur se solidifiait en un jeune homme de trente ans ». Au fond, c'est ici l'image de l'amour qu'on aime, et pas la personne elle-même.

De la même façon, on remarque que, dans « La Cousine Bette », les hommes et les femmes sont jugés désirables parce qu'ils sont déjà convoités par d'autres : c'est en grande partie parce qu'il est l'amoureux de Lisbeth qu'Hortense s'intéresse à Wenceslas. De même, Crevel et Hulot rivalisent tous les deux à propos de Valérie Marneffe. Donc les passions amoureuses sont en perpétuelle concurrence et se nourrissent également les unes des autres.

Intertextualité :

Passion et philtre d'amour « Tristan et Iseut » de Bérout

Bérout écrit au XII^{ème} siècle une version de l'histoire de Tristan et Iseut. Il s'agit ici de la célèbre scène du philtre : le chevalier Tristan ramène d'Irlande la belle princesse Iseut, qui est destinée à épouser le roi Marc de Cornouailles. Le philtre d'amour, destinée, par la mère d'Iseut, au futur mari de sa fille, va accidentellement être bu par Tristan et Iseut.

La nef, tranchant les vagues profondes, emportait Iseut. Mais, plus elle s'éloignait de la terre d'Irlande, plus tristement la jeune fille se lamentait. Assis sous la tente où elle s'était renfermée avec Brangien, sa servante, elle pleurait au souvenir de son pays. Où ces étrangers l'entraînaient-ils ? Vers qui ? Vers quelle destinée ? Quand Tristan s'approchait d'elle et voulait l'apaiser par de douces paroles, elle s'irritait, le repoussait, et la haine gonflait son cœur. Il était venu, lui, le ravisseur, lui, le meurtrier du Morholt ; il l'avait arrachée par ses ruses à sa mère et à son pays ; il n'avait pas daigné la garder pour lui-même, et voici qu'il l'emportait comme sa proie, sur le flots, vers la terre ennemie ! « Chétive ! Disait-elle, maudite soit la mer qui me porte ! Mieux aimerais-je mourir sur la terre où je suis née que vivre là-bas ! »

Un jour, les vents tombèrent, et les voiles pendaient dégonflées le long du mât. Tristan fit atterrir dans

une île, et, lassés de la mer, les cent chevaliers de Cornouailles et les mariniers descendirent au rivage. Seule Iseut était demeurée sur la nef, et une petite servante. Tristan vint vers la reine, et tâchait de calmer son coeur. Comme le soleil brûlait, et qu'ils avaient soif, ils demandèrent à boire. L'enfant chercha quelque breuvage, tant qu'elle découvrit le coutret confié à Brangien par la mère d'Iseut. « J'ai trouvé du vin ! » leur cria-t-elle. Non, ce n'était pas du vin : c'était la passion, c'était l'âpre joie et l'angoisse sans fin, et la mort. L'enfant remplit un hanap et le présenta à sa maîtresse. Elle but à longs traits, puis le tendit à Tristan, qui le vida.

D'après Bérroul, « Tristan et Iseut » Version de Joseph Bédier.

